

Recension

Autor(en): **Bastian, Jean-Pierre**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Bulletin de la Société Vaudoise des Sciences Naturelles**

Band (Jahr): **96 (2017)**

PDF erstellt am: **18.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

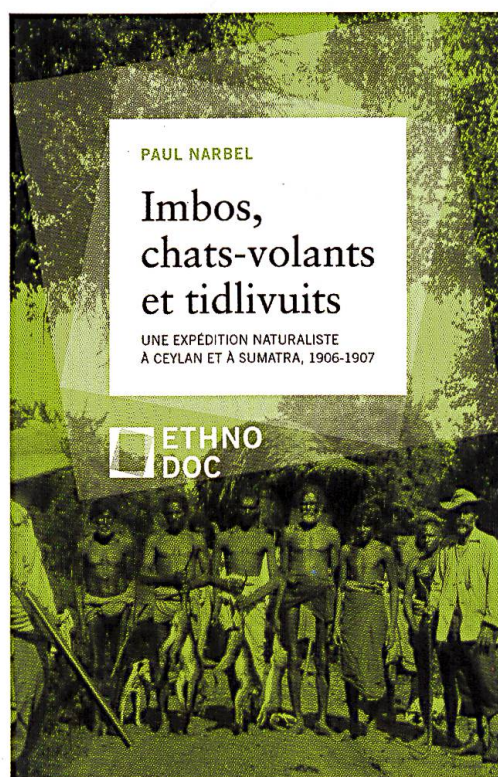
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

PAUL NARBEL, *Imbos, chats-volants et tidlivuits. Une expédition naturaliste à Ceylan et à Sumatra. 1906 – 1907*. Texte présenté et annoté par Michel Sartori, Françoise Fornerod et Catherine Saugy. Lausanne, Ethno-Doc, Editions d'en bas, 2017, 184 p.



L'expédition d'un médecin naturaliste lausannois à Ceylan et Sumatra en 1906-1907

La précieuse collection Ethnodoc aux Editions d'en bas s'enrichit d'un passionnant vingtième volume, le récit d'un voyage réalisé de novembre 1906 à mai 1907 par deux naturalistes lausannois à Ceylan et Sumatra; les treize lettres adressées aux siens au cours du voyage par le docteur Paul Narbel (1876-1920), alors à peine âgé de 30 ans et chef de clinique à l'hôpital cantonal à la veille du départ, constituent l'armature de l'ouvrage, enrichie des notes quotidiennes d'un agenda et du récit additionnel d'un court déplacement dont la teneur est restituée au retour. Michel Sartori, Françoise Fornerod et Catherine Saugy ont rigoureusement présenté et annoté le tout et veillé à offrir au lecteur un utile glossaire des noms de plantes et d'animaux cités, et une description des travaux publiés par le docteur Narbel. De plus, de nombreuses cartes postales et photographies rapportées par lui-même restituent fort à propos, portraits, lieux visités ou types de contextes rencontrés.

Narbel n'est cependant pas à l'origine de l'expédition scientifique organisée par William Morton (1866-1932), un Lausannois de naissance dont le père, riche rentier et sujet britannique avait épousé une Palézieux de Vevey. Le fils suivra ses traces comme naturaliste et sera aussi nommé (1904) conservateur adjoint du Musée de zoologie de Lausanne dont tous deux furent les bienfaiteurs. Lorsque Morton contacte Narbel, il connaît sa passion pour les plantes

et les animaux, son approche méthodique et sa rigueur analytique; il a aussi eu écho de ses qualités d'excellent chasseur; ceci l'engage à le solliciter comme assistant pour cette nouvelle expédition, car il n'en est pas à son premier voyage en Asie; ils en ramèneront « des collections d'une grande richesse tant quantitative que qualitative ».

Emporté par sa passion, le jeune Narbel démissionne de son poste à l'hôpital et quitte Lausanne et sa famille dont il ne s'est guère éloigné jusque-là. Fils de pasteur, il appartient à la bourgeoisie urbaine et à une famille soudée dont font partie, hormis ses quatre frères et sœurs, de nombreux oncles, tantes et cousins mentionnés régulièrement dans la correspondance. Marié sur le tard en 1915, il n'aura cependant qu'une seule fille Madeleine (1918-2010) à laquelle on doit la sauvegarde des documents, conservés et remis au Musée cantonal de zoologie et aux Archives cantonales vaudoises.

Plus ou moins longues, les missives rédigées au cours du voyage étaient destinées à informer les proches et à laisser une trace des activités menées sous forme de journal de bord susceptible d'être utilisé par la suite. Le voyage à Colombo s'effectue en bateau de ligne depuis Marseille en passant par Suez. Dès le passage du canal, les pages se remplissent d'observations pertinentes liées à la vie sur le bateau ou au dépaysement; elles s'intensifient par la découverte enthousiaste de contrées lointaines et la traversée de l'île de Ceylan en train, char à bœufs et même à pied dans des contrées où la forêt tropicale est dense; dans la deuxième partie du voyage, il rejoint Singapour en bateau pour atteindre la côte orientale de Sumatra au pays d'Assam. Alors que les notes restituent l'intense activité quotidienne, proprement scientifique, de récollection, de préparation, de classement et d'empaquetage d'animaux tués et envoyés, dans les lettres, l'auteur prend le temps de transmettre ses impressions sur ce qu'il découvre. Il montre un souci pédagogique constant pour traduire à sa famille les paysages qu'il observe en renvoyant à des paramètres géographiques vaudois ou helvétiques. Transparaît également, la permanente nostalgie du pays et des êtres quittés et l'impatience de recevoir des nouvelles en retour tout au long du voyage.

Le talent du conteur et la qualité littéraire de l'écrit, aussi bien que le sens du détail et la précision de l'information transmise sont remarquables; ils s'illustrent par exemple lorsqu'il brosse en une phrase à la fois Suez et l'attention du naturaliste à ce qu'il observe: « une petite ville blanche enfouie dans la verdure, entourée d'étangs où je vois un beau vol de spatules (oiseaux à bec plat) et d'innombrables morillons (canards) ». De même, en quelques lignes, il croque l'atmosphère et le style de vie des habitants de Malacca où il décrit « quelques huttes battacks, dont les poutres ornées et les parois colorées ont quelque chose de tout à fait original. On y entre, ou plutôt on y monte ... par une sorte d'échelle à trois ou quatre échelons très espacés, qui empêchent les jeunes chiens d'entrer dans la maison. Dessous, entre les pilotis, grouillent de nombreux porcs et des poules, ici et là une chèvre regarde drôlement. Pas de meubles. Le plancher est une claire-voie de bambou, sur lequel on s'accroupit, pendant qu'un homme va nous chercher quelques noix de coco ». Et de préciser que celles-ci « contiennent huit cents à mille grammes d'eau »!

Attentif à tout ce qu'il rencontre, il est aussi ouvert aux modes alimentaires, prêt à déguster du singe aussi bien que du varan, « gros lézard de deux mètres environ qui abonde ici, et qui n'est pas mauvais à manger »; il goûte à tout « pour voir », mais sans s'étendre sur « la boustifaille en somme peu intéressante ».

Loin d'en rester à un exotisme primaire, à la seule évocation d'animaux chassés et conservés, aux ruines de la cité d'Anurâdhapura aux « sculptures grandioses » ou aux mets inconnus, il prête

principalement une attention soutenue aux gens; passant de *rest house* en *rest house* et se logeant parfois chez des particuliers européens, il restitue admirablement l'atmosphère antérieure à la première guerre mondiale dans les colonies anglaises (Ceylan) et néerlandaises (Sumatra) où l'européen-plantateur est roi, jouit d'un train de vie confortable entouré de nombreux domestiques et se montre toujours prêt à accueillir chez lui des voyageurs apportant un peu d'air frais. Mais avant tout, le voyage est fait de rencontres avec la population autochtone qu'il décrit dans un esprit d'ouverture qui affleure constamment, toujours prêt à décentrer le regard.

La rigueur du scientifique l'amène à engager une lecture ethnographique de l'autre, sans jugement de valeur, illustrée par les quelques exemples qui suivent. Ainsi, il décrit aussi bien le type physique des indigènes singalais et tamil, « de beaux types en général, avec une peau superbe » que l'habitat ou l'alimentation. Il observe les rites mortuaires rudimentaires des travailleurs de plantation de thé de Ceylan, soulignant que la mort y est « considérée à un autre point de vue que chez nous ». De même, rencontrant une population polyandrique dans les montagnes de Ceylan, il considère ce type de pratique matrimoniale comme « aussi une manière d'envisager la vie ». L'anthropophagie des Battacks qui « ont une drôle de coutume », celle de manger leurs grands-parents ne l'offusque pas; il décrit même la manière d'y parvenir avec précision et n'hésite pas à rapporter les propos d'un vieillard qu'il interroge sur la saveur du mets « encore bien meilleur que du singe ». Plus loin, il observe des « dames battacks, aux cheveux noir corbeau, avec de belles fleurs rouges dans les cheveux » qui, pour traverser une rivière et « ne point mouiller leurs jupes, en font un paquet prestement qu'elles portent sur la tête, pendant qu'en costume d'Eve au paradis, elles traversent sur le tronc »... et d'épiloguer de manière critique sur le « beau chapitre à écrire sur la mauvaise influence exercée sur la société par le costume », en soulignant que « ces académies sont si naturelles dans ce pays que pas un homme de ceux qui m'accompagnent ne trouve la chose drôle, ou ne se permet une plaisanterie qu'on n'aurait pas manqué d'entendre en Suisse en pareille occurrence ».

Le jeune médecin lausannois est même porteur d'une précoce attitude anti-raciste et anti-colonialiste lorsqu'il admire les « Chinois du port de Penang dans la presqu'île de Malaca charger et décharger les bateaux, maniant les gros sacs de riz, sans un arrêt, sans faux mouvement, et quelle précision dans leur travail ». Il s'enthousiasme sur « leurs échoppes en plein air, ou ouvertes », où « tout est bien fait, fini, exact », sur « les annonces des magasins, souvent très modestes, toutes dorées, rouges, étant toutes des œuvres d'art » ou encore sur « les pouss-pouss... tous en laque avec des incrustations de nacre, des oiseaux, des fleurs et ceci partout, sur les moindres fiacres ». Ceci l'amène même à une magistrale remise en perspective de la supériorité de l'homme blanc, lorsqu'il avance que ces Chinois « ont tous l'air intelligent, et nous sont évidemment bien supérieurs. On dit qu'ils nous détestent. Ils ne le font pas sentir, mais à mon avis ils ont bien raison. 'L'Asie aux Asiatiques'. Notre seule supériorité ce sont les fusils et les canons, belle supériorité en vérité »!

En d'autres termes, ces treize missives constituent un magnifique récit révélant un esprit libre et rigoureux, attentif au prochain (les siens) tout autant qu'à l'altérité du lointain (l'autochtone, le colon, etc..) rencontré au hasard du voyage scientifique. Son regard est d'une grande modernité par l'appréciation et l'acceptation de la différence. Il ne peut qu'inspirer les lecteurs-voyageurs que nous sommes tous devenus à réfléchir sur nos propres manières de lire l'autre et de nous relier à lui dans nos sociétés multi-culturelles.

Jean-Pierre BASTIAN, professeur émérite à l'Université de Strasbourg.